

Entre discontinuité et continuité: témoignages de jeunes d'origine étrangère adoptés en Italie

*Stefania Lorenzini*¹

Resumé

L'article présente les résultats d'une recherche qualitative qui s'appuient sur les témoignages de 52 jeunes adoptés à l'échelle internationale par des familles italiennes et recueillis lors d'entretiens en 2000 et 2011. Les jeunes, originaires de pays extra-européens, sont arrivés en Italie alors âgés de trois mois à 14 ans. Au moment des entretiens, ils étaient âgés de 18 à 34 ans, la plupart avaient entre 19 et 23 ans. Ils vivaient dans leur famille, étaient scolarisés au lycée, à l'université, travaillant déjà ou cumulant études et emploi. De ces jeunes, caractérisés par une intégration sociale et familiale favorables, nous prenons ici en compte, le point de vue sur la discontinuité de leurs parcours de vie, sur l'importance des souvenirs de la vie avant l'adoption, sur l'éducation reçue dans la famille.

Mots-clés: adoptions, origines, souvenirs, éducation familiale, construire continuité.

Abstract

The article presents the results of a qualitative research focused on the testimony of 52 young internationally adopted by Italian families, gathered through interviews in 2000 and 2011. Young people from non-European countries, arrived in Italy aged three months to 14 years. At the time of the interviews, they were between 18 and 34 years, with most between 19 and 23 years. They lived with their families, were enrolled in high school, in college, already working or combining work and study. Of these young people, characterized by social and family integration favourable, here, we take into account the point of view of the discontinuity of their life course, the importance of memories of life before the adoption, education received in the family.

Keywords: international adoptions, origins, memories, family education, build continuity.

¹ Chercheuse en Pédagogie Interculturelle, École de psychologie et sciences de l'éducation, Département de Sciences de l'éducation - Université de Bologne.

1. *Introduction*

Les familles nées en Italie de l'adoption internationale ont considérablement augmenté au cours des dernières décennies, en termes quantitatifs et pour une culture d'adoption qui se développe en mettant l'accent sur les valeurs de la protection des droits des enfants et sur la valorisation des liens éducatifs et affectifs entre parents et enfants (Lorenzini, 2004). De nombreux témoignages de garçons et de filles qui ont vécu l'adoption, recueillis lors d'entretiens qualitatifs (Lorenzini, 2012; 2013) expriment des sentiments profonds d'appartenance des liens familiaux, vécus de façon plus positive quand les relations entre parents et enfants ont pu compter sur un accueil initial de différences réciproques, tous domaines confondus.

L'Italie est un des pays de destination des enfants qui compte sur la scène internationale. Précédé seulement par les Etats-Unis pour le nombre d'adoptions.

Si l'on regarde à l'échelle mondiale, à partir de 2006 on constate une réduction générale du nombre d'adoptions, une tendance qui s'est intensifiée après 2009². Les adoptions internationales ont atteint leur apogée en 2004 avec 43.800 enfants adoptés, valeur qui est passée en 2012 à 18.097. Les données disponibles jusqu'en 2012 confirment cette tendance dans les dix principaux pays d'accueil des enfants étrangers adoptés. L'Italie a été moins touchée par ce phénomène.

Considérant les données relatives à l'Italie, de Novembre 2000 à la fin de 2013, les mineurs étrangers autorisés à entrer dans le pays dans un but d'adoption étaient 42.048 et les couples (l'adoption, en Italie, est réservée aux couples mariés) qui ont achevé les procédures d'adoption étaient 33.820. Sur la période considérée, on remarque une croissance constante, à l'exception d'une baisse en 2005, en 2012 et en 2013. En effet, en 2010 et 2011 le sommet est atteint avec 4.130 et 4.022 adoptions de garçons et de filles d'origines étrangères qui viennent vivre en Italie. En 2012, le nombre est tombé à 3.106 enfants (pour 2.469 couples) et en 2013 à 2.825 (pour 2.291 couples).

Bien qu'il y ait eu une baisse réelle, en raison de la crise économique, mais aussi d'autres facteurs, y compris les événements qui concernent les

² Cf. *Rapporto della Commissione Adozioni Internazionali sui fascicoli dal 01/01/2013 al 31/12/2013 "Dati e prospettive nelle Adozioni Internazionali"*: <<http://www.commissioneadozioni.it>> [consulté le 25/09/14 et le 14/03/16].

pays d'origine des enfants dans de nombreux cas impliqués dans la ré-organisation des normes pour régler les adoptions internationales, on a pu constater tout de même en 2013 une certaine stabilité dans la disponibilité et la volonté des couples italiens à « fonder une famille » grâce à l'adoption. Une donnée constante au fil des ans démontre que près de neuf couples adoptants sur dix n'ont pas d'enfants. En 2013, 95% des postulants demandeurs mentionne l'infertilité comme motivation de l'adoption.

L'âge moyen des enfants, constaté en 2013, était de 5,5 années, moins que le chiffre enregistré en 2012 : 5,9 ans. Dans le détail, plus de 4 enfants sur dix adoptés en 2013 (42,1%) étaient âgés de 1 à 4 ans, 43,8% âgés de 5 à 9 ans, 8,8% ayant un âge supérieur ou égal à 10 ans, seulement 5,4% des enfants adoptés sont placés ayant moins d'un an. Le premier pays d'origine des enfants est, comme en 2012, la Fédération de Russie (25,8% du total). Suivie de l'Éthiopie (10,4%), de la Pologne (7,2%), du Brésil (6,6%), de la Colombie (6,3%), de la République de Chine (5,7%), de la République démocratique du Congo (5,6%).

2. *La recherche qualitative*

La présente contribution³ s'appuie sur les témoignages de 52 jeunes adoptés à l'échelle internationale par des familles italiennes (37 filles, 15 garçons) et recueillis lors d'entretiens qualitatifs approfondis conduits en 2000 (47 entretiens) et en 2011 (5)⁴. Les critères retenus pour sélectionner les sujets à interviewer ont été: l'âge (18 ans minimum), l'origine extra-européenne pour la présence possible de caractéristiques ethniques différentes de celles encore majoritaires dans le contexte italien, la résidence dans le centre et l'est de l'Italie, le niveau d'étude après l'école obligatoire, la domiciliation chez les parents après la majorité. L'objectif était de s'adresser à des jeunes ayant des parcours de vie caractérisés par une intégration sociale et familiale suffisamment ou véritablement favorables.

³ Une partie du contenu décrit ici a été présenté lors du Colloque EFA «*Construire un projet d'adoption pour les enfants grands*», le 3 février 2014, au FIAP Jean Monnet, 30 rue Cabanis, 75014, Paris. La contribution a été traduite de l'italien par Françoise Toletti, chargée de l'Accompagnement à la parentalité et de l'accompagnement des familles, pour la Fédération Enfance & Familles d'Adoption.

⁴ Les résultats de la recherche sont publiés dans: Lorenzini 2012; 2013.

Les jeunes sont originaires de 11 pays extra-européens: l'Inde, la Colombie, l'Équateur, la Corée, la Tanzanie, le Salvador, le Guatemala, le Pérou, l'Indonésie, le Brésil et l'île de Madagascar. Ils sont arrivés en Italie âgés de trois mois à 14 ans. Au moment des entretiens, leur âge variait entre 18 et 34 ans, la plupart ayant de 19 à 23 ans. Mis à part quelques uns, tous vivaient dans leur famille, étaient scolarisés au lycée, à l'université ou avaient déjà fini leurs études. Dans certains cas, ils travaillaient déjà ou cumulaient études et emploi.

Sur la base de leur narration, on peut dire qu'il s'agit de jeunes dont les parcours adoptifs et les milieux familiaux sont caractérisés par des relations «suffisamment» positives, ce qui ressort également de leurs biographies personnelles et de leurs parcours scolaires aux résultats globalement positifs.

Il a été proposé aux jeunes d'être questionnés de manière plus approfondie sur des aspects de leur vie actuelle, passée et future, sur leur ressenti émotionnel, sur leurs relations familiales, scolaires, amicales, sentimentales, sur leurs loisirs, travail et relations sociales en général, en tant qu'adopté, membre d'une famille constituée par adoption et ayant des origines ethniques différentes de la plupart des citoyens italiens. Sur ces bases et avec la garantie du respect de l'anonymat, les jeunes ont choisi de participer ou pas.

L'analyse des riches témoignages recueillis permet d'appréhender le savoir unique et original que chacun peut exprimer pendant un entretien (Sità, 2012), d'être attentif aux particularités de chaque histoire afin d'éviter des généralisations ou des simplifications, et en même temps, de déceler des points communs significatifs du vécu adoptif.

Les témoignages laissent apparaître ce que les jeunes ont le plus apprécié dans les rapports avec leurs parents, ce qui leur a manqué et constitue des points critiques, les besoins spécifiques que les compétences parentales devraient pouvoir reconnaître et accueillir, pour offrir des réponses efficaces, au moment de la rencontre et par la suite⁵. Les compétences parentales devront au fil du temps évoluer afin de répondre aux besoins généraux des enfants adoptés vers les caractéristiques et les besoins spécifiques des enfants réels dont ils sont devenus les parents.

⁵ On peut consulter le modèle théorique proposé pour l'intervention professionnelle des opérateurs dans le domaine des adoptions «Nécessité enfant en adoption» et «Les compétences des adultes nécessaires pour répondre adéquatement aux besoins des enfants en matière d'adoption» (Palacios, 2007).

3. Discontinuité et changements caractérisent de façon cruciale le vécu pré-adoptif et adoptif

Il ressort des interviews combien l'adoption peut correspondre à des expériences très variées dans des situations de changement, dans les événements vécus et leur interprétation. Cependant, presque toutes les histoires, et en particulier celles des enfants plus grands au moment de leur adoption, sont marquées par des séparations, des pertes, des deuils, par de fortes discontinuités dans les parcours de vie, par des changements successifs incompréhensibles et désorientant pour les enfants. Ces histoires sont souvent imprégnées de violence aussi bien sur le plan physique que psychologique, qu'elles soient subies ou observées de très près.

Je vivais avec ma mère, mon père je ne l'ai jamais connu. Ma mère est partie de la maison alors qu'elle avait 18-20 ans, elle a eu de nombreuses relations, elle a toujours travaillé dans des familles, elle ne savait ni lire ni écrire. Elle a voulu me donner ce qu'elle n'avait pas, c'est-à-dire l'instruction, elle me l'a toujours donnée, elle y tenait beaucoup. Je suis restée avec ma mère jusqu'à 10 ans. Elle est morte alors que j'avais 11 ans. Ma vie a été pleine de changements. Au début je vivais avec elle et un homme qui avait trois enfants. Je croyais que c'était mon père. Nous sommes parties car ma mère en avait assez, pour des motifs qui les concernent et, moi, j'ai découvert que ce n'était pas mon père, j'avais 6/7 ans. Elle est alors partie travailler dans une famille, je ne l'ai pas suivie tout de suite, je suis allée chez une de ses amies. Ensuite nous avons pu vivre ensemble. Puis elle a changé de travail et ce fut très traumatique, elle ne restait pas avec moi car elle travaillait et partait toute la journée. Elle avait un jour de repos tous les 15 jours, elle venait me voir mais elle avait un homme et donc après elle sortait avec lui et moi j'étais très mal, car le lien entre ma mère et moi était très fort. Je m'en suis rendue compte quand je l'ai perdue, nous avons toujours eu un lien très fort, j'ai souffert de ne pas l'avoir toujours à mes côtés. Nous avons ensuite vécu avec cet homme, c'était bien parce que c'était ma première famille. Puis ma mère est morte à 33 ans d'un infarctus. Je suis partie chez des sœurs à Bogota où j'étais bien, elles étaient très gentilles. Puis j'ai dû aller dans un orphelinat, quelques mois, et je suis venue en Italie. J'ai vécu divers changements dans ma vie et c'est peut-être ce qui me fait le plus peur: le changement (11 f, Colombie, 11 ans).

Discontinuité et changements caractérisent également l'expérience adoptive, qui implique de quitter des personnes; relations vécues, perdues ou jamais expérimentées; lieux, saveurs, odeurs; objets, habitudes, langue et langages, expériences réalisées. Il s'agit de "tout quitter" et "tout changer":

Je pensais beaucoup à l'Inde, à ce que je mangeais là-bas, à tous les amis que j'avais quittés... J'avais le sentiment d'avoir laissé mes amis seuls, sans moi, mais en même temps je pensais que j'avais beaucoup de chance d'être en Italie. Je croyais que la langue serait difficile à apprendre (36 m, Inde, 11 ans).

L'un des principaux changements au cours de cette expérience du «tout changer», est celui d'«avoir des parents» ou d'«avoir de nouveaux parents» avec tout ce que cela peut impliquer: devenir pour la première fois l'enfant de quelqu'un, ou de le redevenir. Si l'un ou les deux parents ont été connus, il s'agit là, rien moins que de vivre l'expérience de «changer de parents». Ou de changer de figures d'adultes donneurs de soins, comme par exemple les personnes dans les institutions. Il s'agit d'un changement drastique de points de référence, aussi quand le rôle parental de soin et de protection était assumé par un frère ou une sœur aînée.

Certains interviewés précisent qu'ils n'avaient aucune idée de la signification des mots «parent», «famille»:

Avant d'être adoptée, je ne savais pas ce que signifiait «être une famille», «avoir deux parents». Je ne connaissais que la situation de l'orphelinat, la mienne et celle des autres enfants, avec les sœurs qui s'occupaient de nous. Puis quand on m'a expliqué ce qu'était une maman, un papa et une fois que j'ai connu mes futurs parents, l'affection est arrivée (49 f, Inde, 5 ans, 2011).

On comprend souvent combien le fait de voir quelqu'un pour la première fois, de visu et pas seulement sur une photographie, peut signifier rencontrer une étrangeté réciproque, des différences de couleur de peau, d'yeux, de cheveux, de caractéristiques somatiques:

La première rencontre a été embarrassante... j'ai vu ces deux géants arriver chez moi et ils ont commencé à m'embrasser. Moi je disais «mais que veulent-ils?». J'étais terriblement effrayée, j'avais honte. Brusquement, je me suis dit que... je ne voulais pas que ces deux là s'attachent à moi. Ils m'avaient envoyé des photos et au début je pensais «ces gens-là, qui c'est!», mais les voir en vrai a été une chose très différente (34 f, Colombie, 10 ans);

Le premier impact a été agréable. Je me souviens de ma mère, de ses cheveux roux et frisés, de ses magnifiques yeux verts. Je me souviens de tout, même de comment ils étaient habillés, les chaussures, tout, parce que mon attention était maximale. Je les avais regardés intimidés parce que... je ne voulais pas faire confiance, j'avais peur que ce ne soit qu'un rêve qui pourrait s'évanouir. Mais mes yeux les avaient scrutés des pieds à la tête (26 f, Guatemala, 5 ans).

Le sentiment d'étrangeté réciproque au début, en particulier pour les plus grands, peut être fort et profond. Il faut alors le dépasser tout de suite pour ne pas courir le risque d'en rester prisonnier:

Ils m'ont appelée dans l'institution, ils m'ont bien habillée, j'avais peu de choses, certaines me venaient de ma mère [biologique], et nous avons été présentés. Je me souviens que je les ai tout de suite appelés maman et papa, parce que si je ne l'avais pas fait tout de suite, je pense que je n'aurais plus réussi à le faire (11 f, Colombie, 11 ans).

4. Les premiers temps dans la nouvelle famille et dans le nouveau cadre de vie

Les premiers temps correspondent à la découverte d'un univers inconnu. Toutes les nouveautés ont un impact fort, comme par exemple le nouvel environnement climatique et météorologique: de nombreux souvenirs sont liés au fait d'avoir vu pour la première fois le brouillard, la neige ou la mer. La structure urbaine et l'organisation de l'espace sont également totalement différents. Cela fait aussi partie des souvenirs de certains jeunes.

Le bouleversement des habitudes ressort particulièrement, les difficultés liées à la nécessité pour les enfants de s'habituer à leur nouveau milieu de vie et à ses règles. Et la nécessité pour les parents de connaître leur enfant, de comprendre son langage et ses comportements, de répondre à ses demandes, pas toujours claires, pas toujours exprimées, difficiles parfois à dire dans un lieu et avec une langue en grande partie inconnus. Beaucoup de souvenirs d'écart entre la vie d'avant et la nouvelle vie sont liés à l'alimentation; perte des saveurs, odeurs, consistance des aliments, nouveaux aliments et façon de les manger: «Par exemple, je mangeais avec les mains et il fallait que je m'habitue à manger avec une fourchette» (36 m, Inde, 11 ans).

Essayer de recréer des conditions familiales, par exemple en refusant de mettre des chaussures ou en dormant par terre, sert à se rassurer et à se défendre de quelque chose d'inconnu. A créer une continuité avec l'expérience précédente:

«Je me souviens... qu'elle me mettait des pantoufles et je les refusais parce que là-bas j'étais habituée à ne pas en avoir. J'avais des habitudes de là-bas, puis peu à peu je les ai perdues» (32 f, Inde, 4 ans);

Surtout le soir, je ne voulais jamais aller au lit, j'avais peut-être peur de ne pas me retrouver au même endroit le lendemain. J'ai ressenti le changement, je m'en suis rendue compte, puis avec le temps j'ai dépassé cette peur. Je pleurais toujours à cause du traumatisme lié au changement, peut-être que je ne réussissais pas à me faire comprendre ou à comprendre moi-même. J'ai eu des difficultés puis je les ai dépassées (6 f, Corée, 3 ans).

Se retrouver immergé dans une réalité étrangère peut être pour un enfant une source à la fois de curiosité et de plaisir de la découverte, mais aussi de peurs et de perte de repères, car il ne dispose pas des éléments lui permettant de la comprendre et de l'affronter. Lorsqu'elles parlent des changements vécus, les personnes interrogées utilisent souvent des expressions comme *petit à petit*, *peu à peu*, *avec le temps* qui soulignent l'importance de la progressivité, de la capacité des adultes à écouter et à respecter leurs demandes, recherchant un équilibre entre les nouveautés et les aspects familiers du passé de l'enfant.

L'absence d'une langue et de vécus communs, de connaissance du vécu de l'enfant, peut rendre difficile aux parents la compréhension de ses comportements et de son mal-être. Et empêcher l'enfant de reconnaître en eux ses parents, c'est-à-dire des adultes capables de s'occuper de lui de façon adéquate:

Mon frère pleurait parfois 3 heures par jour, il faisait des caprices. La réaction de mon frère m'a beaucoup influencée, je pensais «C'est quoi ces parents qui le font pleurer autant?» C'est une période pendant laquelle mes parents ne savaient pas comment agir avec nous, ils étaient dépayés (2 f, Salvador, 4 ans).

Les modes relationnels offerts par les parents peuvent ne pas être, au début, une source de réconfort et de sécurité pour les enfants, ce qui peut les empêcher d'exprimer et recevoir les sentiments, les pensées, les désirs et d'interagir positivement avec la «nouauté».

J'ai aussi de mauvais souvenirs, au début je me méfiais de tout... vraiment de tout. Je refusais de manger parce que je n'avais pas l'habitude... Pendant un an je n'ai mangé que du riz et des œufs, j'ai eu des problèmes de santé... puis, sans le vouloir, je me suis construit une barrière contre eux, je ne voulais pas les accepter... on se disputait... je me comportais mal, je ne voulais absolument pas qu'ils s'approchent de moi. Quand je prenais mon bain, je gardais toujours ma culotte, les hommes ne pouvaient absolument pas entrer... Et puis j'étais habituée à dormir par terre, pour moi ces lits étaient un enfer. Alors, ils ont essayé de m'installer par terre même si il faisait froid. Et puis le silence, un autre monde, les voix, une façon de parler qui pour moi n'existait pas..., je ne savais pas ce

qu'ils disaient, ils ne comprenaient pas ce que je voulais, je me suis retrouvée dans une sorte d'obscurité où je ne ressentais rien, c'était comme si j'entendais une langue absurde (45 f, Inde, 11 ans).

Les difficultés liées au dépaysement et à des dynamiques relationnelles et éducatives différentes sont nombreuses et intenses:

En Inde, quand tu parles à tes parents, tu dois baisser les yeux sinon tu prends une fessée. En Italie, j'en prenais parce que je devais regarder dans les yeux⁶. Ça a été dur à intégrer, ça a été dur au début d'accepter, de comprendre le monde qui m'entourait (45 f, Inde, 11 ans).

Quand le nouveau contexte est inconnu et quand aucune des connaissances et compétences acquises auparavant ne peut être conservée et utilisée, le sentiment d'étrangeté, la méfiance, peuvent se prolonger, provoquant une incertitude dans le déchiffrement de la nouvelle réalité:

Je redoute ces changements, mon Dieu, en 12 ans j'ai changé de maison 6/7 fois, tu t'imagines! Pour une enfant de 12 ans, changer tout le temps de maison, quitter ma mère quand elle partait travailler, la voir très peu, puis la perdre, venir en Italie. Tous ces passages, venir ici où j'ai dû bouleverser ma vie. Les changements m'ont bouleversée et continuent de me bouleverser (11 f, Colombie, 11 ans).

Dans d'autres entretiens, on remarque des difficultés à s'intégrer dans la famille élargie, dans l'environnement social, amical, scolaire à cause de la couleur de peau et d'un vécu différent du pays d'origine.

5. *Construire continuité*

Face à ces parcours de vie marqués par la discontinuité, quelques questions sont incontournables: comment faire pour que la vie dans la nouvelle famille permette de créer une continuité et d'intégrer un passé qui a besoin d'être relié harmonieusement au présent? Devant des histoires et

⁶ En ce qui concerne l'utilisation des châtimements corporels (fessée), le comportement des parents adoptifs semble en continuité avec l'expérience de l'enfant, mais les motivations qui le provoquent sont à l'opposé de l'expérience précédente. Par notre point de vue pédagogique, nous ne pouvons pas considérer positivement le choix des châtimements corporels, ni le manque de connaissances du sens de l'expérience pré-adoptive.

un patrimoine d'expériences ancré chez les enfants, que faire pour que l'adoption ne se transforme pas en une occultation de la vie d'avant et de l'identité développée jusque là? Comment éviter que le besoin qui existe parfois chez l'adulte de voir que son enfant lui ressemble – car plus l'enfant nous ressemble, plus on le reconnaît comme sien – ne se traduise en un processus d'assimilation et de négation de son histoire? Ce qui ajouterait discontinuité à la discontinuité, perte aux pertes déjà vécues.

La clé de voûte pour transformer l'étrangeté initiale entre parents et enfants adoptifs en familiarité et reconnaissance réciproque, réside dans le fait de favoriser la continuité, par la connaissance et la reconnaissance de la spécificité, par la capacité à accueillir et valoriser ce qui est le plus étrange pour chacun: c'est-à-dire ce qui fait partie du vécu pré-adoptif.

C'est là, à mon avis, que se trouvent les réponses fondamentales aux principales difficultés inhérentes aux processus adoptifs, en permettant de:

- construire une continuité dans les parcours de vie d'enfants marqués par les discontinuités, les pertes, les séparations;
- modérer la perte de repères vécue par les enfants du fait de devoir «tout changer» du fait de l'adoption;
- accueillir et transformer l'étrangeté initiale entre enfants et parents, en développant la connaissance réciproque et la familiarité;
- permettre le développement d'identités individuelles intègres;
- favoriser la reconnaissance réciproque en tant que parents et en tant qu'enfants (Lorenzini 2012, p. 124).

6. Le temps que les parents passent dans le pays d'origine des enfants

Dans le parcours qui conduit à la naissance de la nouvelle famille, déjà le temps que les adultes passent dans le pays d'origine est fondamental: après la première rencontre, il peut s'avérer fécond de chercher à savoir ce qui est possible pour commencer à se relier au vécu de l'enfant, à ce qui pour lui est important et familier.

Recevoir des informations des opérateurs et des personnes qui ont connu ou ont eu en charge l'enfant peut permettre de découvrir des moments de grave carence, des expériences traumatiques, des mauvaises habitudes. Même les événements les plus douloureux font partie de l'identité de l'enfant, de sa vie, et demandent écoute et accueil, participation et soin. Cette connaissance devrait pouvoir aller jusqu'aux relations vécues par l'enfant, dans des contextes divers, avec des personnes diverses, depuis les parents de naissance, frères et sœurs et autres

personnes familières, jusqu'aux éducateurs et aux compagnons d'institution, et à toute personne, adulte ou enfant, avec laquelle il a vécu des relations significatives, aussi positives, négatives, contradictoires, prolongées, brèves ou absentes qu'elles aient été.

La valeur vraiment féconde de cette connaissance dépend de «l'utilisation» qui en est faite. Il ne sert à rien de connaître des aspects du passé si cela n'aide pas à comprendre et répondre de façon adéquate aux comportements de l'enfant. Il ne sert à rien de connaître les habitudes acquises par l'enfant si ce n'est pas pour en tenir compte, au moins au début.

Pour les adultes qui accueillent un enfant qui a longtemps grandi loin d'eux, il est important de comprendre l'intérêt de l'aider à raconter les souvenirs de cette vie non partagée, condition pour favoriser l'unité d'un parcours de vie fait de fractures, condition nécessaire à l'ouverture vers la nouveauté et vers le futur.

7. Écouter les souvenirs de vie pré-adoptive. Le besoin de «mémoire»

Dans les discours de divers interviewés, il ressort l'exigence d'être écouté, dans les premiers temps en famille et par la suite, avec un triple droit par rapport à cette vie d'avant: se souvenir, oublier, et les deux ensemble.

Les souvenirs qui peuvent être racontés jouent le rôle d'une mémoire confiée, donnée en gardiennage, déposée «entre de bonnes mains». La mémoire ainsi confiée peut plus facilement être oubliée. Elle devient «oubliable».

Le passé, ma mère n'a pas voulu que je l'oublie: elle me faisait chanter les chansons que je connaissais; j'avais la photo de groupe de mes amis en Inde, elle me faisait dire le prénom de chacun, tous les jours. Et puis (ça elle me l'a raconté, moi je ne m'en souviens plus), un jour, elle m'a montré la photo et j'ai dit «je ne connais personne!». Là, je me souviens qu'au moment où tu comprends que tu as changé de vie, tu comprends aussi que tu n'auras plus de lien avec celle-là. Parfois, je la regardais quand même cette photo, je me souviens que quand j'étais petite j'allais la chercher dans ma chambre, dans le tiroir et que je la regardais. Ma mère a toujours voulu que je n'oublie pas ce que je savais (12 f, Inde, 5 ans).

Les parents deviennent les premiers garants du maintien d'un lien avec l'histoire première. La mémoire confiée peut plus facilement être sauvegardée. Elle devient «conservable».

Quand nous sommes arrivés, mon frère ne parlait pas, il se mettait dans un coin et restait muet. Moi j'étais bavarde, je racontais tout: que dans cette maison j'étais avec d'autres enfants, que je leur donnais à manger, je racontais tout: je me souviens de tout ça à force de le répéter... (52 f, Colombie, 3 ans, 2011).

La mémoire confiée peut plus facilement être retrouvée. Elle devient «*récupérable*», une ressource vers laquelle se tourner quand le besoin se fait sentir.

Les souvenirs peuvent être mis à distance, refusés, détestés, oubliés, mais il est fondamental de pouvoir les retrouver pour ne pas se «sentir perdu», pour avoir le sentiment de faire partie d'une histoire, pour devenir soi-même:

Mes parents essayaient de me faire parler, de me faire comprendre ma vie précédente. Moi, je n'aimais pas me souvenir parce qu'il y avait des moments très douloureux, mais, après ce refus, petit à petit, toute seule, j'ai commencé à reconstruire tous les souvenirs qui me traversaient l'esprit. Et j'ai essayé de les imprimer dans ma tête, pour ne pas les oublier, j'avais 10-12 ans, je voulais avoir le sentiment de faire partie d'un... avoir des origines car si ma vie avait commencé à 6 ans et demi, il y aurait eu un grand vide avant. Je me sentais perdue à l'idée de ne pas me souvenir, de ne pas savoir d'où je venais. Ça me servait à avoir conscience de mes origines (4 f, Équateur, 6 ans et demi).

Le besoin de mémoire émerge aussi même quand il n'y a pas grand chose à se rappeler. Les mots d'une jeune d'origine brésilienne arrivée dans sa famille adoptive à l'âge de 3 mois, nous aident à comprendre la différence entre être informé sur les circonstances réelles de sa naissance et être accompagné dans la compréhension profonde du point de départ de sa vie. On peut être aidé même sans informations précises, mais lorsqu'elles existent, elles permettent de préciser le cadre:

Moi j'ai toujours parlé avec mes parents, jusqu'à demander comment naissent les enfants. J'ai eu de la chance parce que je suis arrivée bébé... donc ça a été plus facile pour eux. Mais, ce manque... ces vides sont très difficiles à combler: je l'ai remarqué en comparant mon histoire avec d'autres. Je pense que la mienne, d'un côté... elle est belle! parce que j'ai peu de traumatismes liés au passé, c'est comme si j'étais née ici, entre guillemets, et donc je n'ai aucun traumatisme dû à des souvenirs, des changements de vie, des changements de lieux, mais je les ai eus plus tard, à 14-15 ans. C'étaient mes questions qui n'avaient pas de réponses: «où je suis née? Pourquoi je suis comme ça? Que s'est-il passé?» Alors que d'autres enfants, adoptés à 5 ans, les réponses sur ces 5 ans là ils

les ont, parce qu'ils ont vécu là-bas. Moi, j'ai essayé de construire mon histoire, en la comparant avec celle des autres, en parlant avec ma maman, mon papa, en essayant de comprendre (51 f, Brésil, 3 mois, 2011).

Face à cet important besoin de mémoire/connaissance, les témoignages des jeunes mettent en évidence le malaise ressenti lorsqu'elle leur a été niée:

Cette... photo. Ils ne me l'ont pas donnée... C'est moi qui l'ai prise. Je l'ai trouvée et j'ai demandé: «c'est qui ceux-là?» Et eux «Ah... ce sont les machins là... la famille qui t'a gardée pendant un moment» «Ah, bon!» Je l'ai empoignée et c'est moi qui l'ai gardée. Ça aussi ça m'a énervé... «Vous ne pouviez pas me la donner? Juste pour... me la faire voir!» Et puis je ne vous la demande même pas tiens! Je ne les ai jamais culpabilisés parce que peut-être qu'ils le font... parce que ce n'est peut-être pas le moment... Mais tu comprends que quand un enfant trouve quelque chose de caché, il se dit «Mais alors, ils ne voulaient pas me le dire». C'est pour ça que j'ai pensé «ah... ce sont mes parents [biologiques]» puis j'ai compris que c'était fort peu probable (21 f, Inde, 1 an).

Et le fort malaise quand les souvenirs ne sont pas acceptés.

L'une des fonctions parentales fondamentales est d'accueillir le lien entre l'enfant et son passé, de le contenir, le rétablir, en devenir le dépositaire, être le gardien de ses souvenirs pour l'avenir. De pouvoir les confier à nouveau à l'enfant comme une partie importante de lui-même.

Accueillir les souvenirs, c'est donner un signe fort de valorisation de moments vécus avant l'adoption. C'est comme dire «ton expérience est importante, elle me concerne parce que tu es mon enfant. Cela me tient à cœur parce que ça fait partie de toi». C'est comme dire «ce que tu as vécu dans le passé a le droit d'être cité dans ton présent, dans notre présent de nouvelle famille». Cela devient une partie de notre histoire et de notre identité en construction distincte et commune: hétérogène, diversifiée mais unitaire, qui n'a pas besoin d'occulter mais qui peut intégrer.

Si l'adoption implique une rupture, on peut ainsi répondre au *besoin de construire une continuité*. Et permettre d'atténuer la sensation de perte de repères liée à ce que l'on appelle «le vide des origines», empêcher que les espaces pleins qui se vident ne deviennent plus nombreux que les espaces vides qui ne pourront jamais se remplir.

Il ne s'agit pas de donner un poids exagéré au passé, mais de créer une atmosphère d'écoute, qui respecte les silences, sans pour autant renoncer à offrir la possibilité d'en parler, à «faire sentir», et pas seulement par des mots, qu'il est possible de s'exprimer le moment venu.

Il s'agit d'éviter les messages implicites ou explicites qui peuvent signifier «tout ce qui concerne ton passé fait partie d'un autre monde, correspond à quelque chose d'étranger, à ce qui nous divise au lieu de nous rapprocher, empêche de nous faire sentir semblables les uns aux autres, parents et enfants». Attention et écoute, empreintes d'empathie (Schofield, Beek, 2013), sont des attitudes essentielles pour l'autre; elles sont le signe concret de l'ouverture (Brodzinski, 2011; Lorenzini 2012, 2013); elles donnent à l'autre, à l'enfant, la permission d'être soi-même (Moro, 2011).

L'ouverture, la disponibilité à parler et écouter avec empathie sont des qualités appréciées, même par ceux qui déclarent ne pas avoir envie de penser ou revenir sur la question de leurs origines.

La recherche montre combien dans le domaine de l'adoption il est impossible de faire des raccourcis ou d'imaginer tout déterminisme entre l'âge des enfants et des problèmes ultérieurs. Toutefois, on peut tout de même souligner que les adoptions tardives peuvent présenter des difficultés spécifiques. On remarque tout de même, que dans les difficultés inhérentes à l'adoption tardive et à la lourdeur des vécus pré-adoptifs, le style éducatif et relationnel des parents peut faire la différence, favoriser la compréhension de nouvel environnement, la naissance et l'évolution positive des nouveaux liens affectifs, la confrontation aux difficultés liées aux expériences du passé.

Dans certains cas, l'attitude des parents vis-à-vis des souvenirs les plus lourds peut être d'exhorter l'enfant à les affronter, à les accepter, pour en dépasser les aspects les plus douloureux:

On en parle encore aujourd'hui; par exemple, ma mère sait que ça me plairait d'aller en Colombie, elle a essayé de reprendre contact avec les parents adoptifs des autres filles que je voudrais rencontrer [les autres filles que la mère biologique a eues]. Nous avons eu des réponses, ça lui plairait que je redécouvre mon passé, ça m'aiderait probablement un peu à dépasser le fait de dire «je l'ai vécu mon passé». Peut-être qu'en le vivant une seconde fois je réussirais un peu à le mettre de côté, peut-être qu'il ferait moins mal... Il serait plus discret, moins présent; le passé me revient souvent, dans beaucoup de situations que je vis (37 m, Colombie, 11 ans).

Dans un petit nombre d'entretiens, au contraire, on note une fermeture rigide des parents face aux moments plus difficiles de la vie passée de l'enfant, parfois jusqu'à exclure radicalement les «souvenirs du passé» des discussions familiales:

Mon père ne parle pas du passé... au début, il n'arrivait pas à croire à certaines choses de mon passé. Il évite aussi d'en parler car il sait que pour moi c'est difficile de parler de mon père [biologique]... Parce que parler de mon autre père avec mon père adoptif me met mal à l'aise comme quand... tu dois dire à ton mari que tu as un amant... Je ressens la même chose dans ces moments-là... Par contre, il parle beaucoup du moment où je suis arrivée en Italie, comme si j'étais... comme d'un nouveau-né qui dit ses premiers mots... Il parle au moins de ça maintenant, avant il n'en parlait même pas... (45 f, Inde, 11 ans).

Au-delà des difficultés de ces deux jeunes (adoptés tous deux à l'âge de 11 ans) à parler d'un passé long et douloureux, on observe des différences substantielles dans le style éducatif et relationnel des parents. Cela me semble être une donnée très importante à souligner.

Le premier jeune, à différents moments de l'entretien, décrit une approche éducative parentale ouverte, d'écoute et d'encouragement. Pour la seconde jeune fille, au contraire, les souvenirs ne sont ni accueillis, ni écoutés. Ils semblent ne devoir exister que de manière cachée et séparée, car constituant une barrière dans les relations affectives. Elle est critique et ressent une fermeture, paternelle en particulier, au sujet de son vécu antérieur, et au fond envers elle. Avec ce père, elle explique ne pas réussir à développer une véritable relation affective.

8. La «chose» la plus importante reçue dans la famille. Le besoin d'une éducation ouverte et critique

Lorsque nous avons demandé aux jeunes « quelle est la chose la plus importante que tu penses avoir reçu de ta famille? » malgré la diversité des aspects cités: *tout, tout mis à part les gênes, tout ce qui fait ma personnalité, l'identité, l'affection et l'amour, la foi en Dieu, la liberté de ne pas croire en Dieu, les choses matérielles, un futur, l'instruction/la culture*. La «chose» la plus importante que la plupart des jeunes pense avoir reçue est *l'éducation*.

L'ouverture des parents à l'accueil des souvenirs, à la discussion sur le passé et les origines est une qualité soulignée par les jeunes qui apprécient particulièrement l'éducation reçue dans leur famille.

Ces jeunes insistent sur la dimension centrale de l'éducation. À notre demande d'évaluer l'éducation reçue, une grande partie des interviewés (44 sur 52) utilise l'adjectif *bonne*, dans certains cas *excellente* ou encore *juste*:

Une éducation exemplaire, avec eux j'ai développé des traits de caractère qu'auparavant je ne me connaissais pas. Ils m'ont aidé à affronter la vie, à ne pas me décourager devant les obstacles, car nous en avons rencontré tellement des obstacles. Ils ont été proches de nous, difficile d'avoir des problèmes avec des parents comme eux (7 m, Colombie, 9 ans).

L'éducation reçue a été très appréciée quand elle n'était pas rigide, mais *souple et critique*; quand elle a permis de parler ouvertement de son histoire personnelle, de *ne rien cacher*; quand elle les a dotés d'instruments privilégiés pour la *compréhension de ce qui est bien ou mal, l'ouverture aux autres et au monde*, conquérir l'autonomie, choisir et évaluer de façon ouverte et indépendante, acquérir le sens des responsabilités. Pour d'autres jeunes, un *savoir-faire pratique* et l'acquisition de *valeurs*, sont des instruments satisfaisants et fondamentaux pour aller vers l'autonomie: *apprendre à se débrouiller seul*, à la maison et à l'extérieur; *avoir la liberté de pensée*.

Dans d'autres cas, l'éducation reçue est considérée comme *assez bonne*. Dans de rares cas, des points critiques sont relevés: la *rigidité/sévérité* est fréquemment objet de critiques; le *manque d'ouverture*, le *respect* considéré comme *trop rigoureux des traditions*. L'*anxiété* et l'*inquiétude* jugée *excessive* dans les rapports avec les enfants, des liens qui se traduisent en chantage affectif.

9. Pour conclure

Je voudrais souligner la nécessité d'opérer quelques «retournements de perspectives» sur le regard porté sur les enfants adoptés, préalable nécessaire pour pouvoir accueillir leurs exigences/caractéristiques particulières et y répondre. Pour favoriser la construction d'une continuité dans leurs parcours de vie.

Dans l'adoption, on ne se trouve pas seulement face à des enfants qui n'ont pas: ils n'ont pas de parents ou bien n'ont pas de parents ni de famille élargie qui soit capable de leur garantir un bien-être psychologique, affectif ou matériel; ils n'ont pas de moyens de subsistance suffisants, ils n'ont pas les conditions d'hébergement adéquates, ils n'ont pas de soins hygiéniques ou médicaux, ils n'ont pas et ne pourraient pas avoir une instruction valable et, peut-être, pourraient-ils ne pas avoir non plus de futur. Il ne s'agit pas de nier les graves difficultés que les enfants ont vécues ou qu'ils pourraient encore vivre en restant dans leur pays d'origine. Il s'agit de prendre en compte leurs différences,

c'est-à-dire leurs spécificités, leurs histoires individuelles, les expériences qu'ils ont vécues, et de les considérer comme des enfants qui ont: qui ont beaucoup à emmener et pas seulement à «laisser derrière eux». Ils ont des personnes qui leur ont donné la vie, ils ont une origine biologique, ils ont un patrimoine génétique: ils ont un nombril (Hamad, 2006)⁷! C'est-à-dire qu'ils ont eu un développement et sont nés comme tous les enfants du corps d'une femme, et d'un homme qui l'avait rencontrée. Ils ont un prénom avec lequel on les a appelés pendant un certain temps et qui représente beaucoup en terme d'identité personnelle. Ils ont une histoire, souvent difficile, mais pas seulement. Ils ont et ont eu des relations et des affects avec des personnes chères, ou avec des personnes dangereuses pour leur développement. Des relations et des personnes qui ont été complètement absentes, ou que les enfants ont parfois perdues douloureusement, ou auxquelles ils ont cherché à échapper, ou qu'ils ont dû quitter contre leur volonté dans leur pays d'origine; ou encore qu'ils ont emmené, dans le cas d'adoption d'une fratrie. Ils ont des habitudes acquises et souvent très solides qui pourront se modifier avec le temps, mais qui existent, qui sont bien réelles et capables de les rassurer, de les faire sentir compétents, si, au moins au début, elles sont conservées. Ils ont des aliments qu'ils connaissent et qu'ils préfèrent et ils ont des façons de dormir, de manger, de marcher, de se déplacer acquises dans le passé. Ils ont une langue, un langage verbal et non verbal, qui constituent pour eux des instruments pour exprimer ce qu'ils sont, qui méritent de ce fait d'être écoutés, et si possible compris. Ils ont un âge et un certain niveau d'autonomie qui doit être aussi respecté, ou soutenu en cas de retard. Ils ont des douleurs et vécu des expériences traumatisantes qui ne disparaissent pas dans le néant mais qui ont besoin d'être écoutées. Ils ont, même s'ils ont été adoptés en jeune âge, une origine qui se situe dans une aire géographique spécifique, au sein d'un groupe humain ou d'une communauté inter-ethnique qui a une langue et une culture. Ils ont le droit de grandir et d'être aimés dans le respect de leurs origines et de leur propre identité. Ils ont une histoire familiale qui naît avec l'adoption internationale. Et l'ensemble de ces particularités – unique et originale pour chacun – leur permet de devenir ensuite les enfants de parents de nationalités autres (Lorenzini, 2012, pp. 127-128).

Il faut pouvoir se défaire de son point de vue d'adulte, fait de convictions, de besoins, d'attentes, d'idées préconçues, pour être capable d'entrer dans le point de vue de l'autre, celui de l'enfant, dans son histoire, dans son vécu. Dans ce qu'il est et dans ce qu'il a.

On arrive ici à un autre «retournement de perspective» qui doit amener à considérer différemment ce qu'un enfant a et ce qu'il est. Il ne suffit

⁷ Le psychanalyste part du nombril, signe tangible et incontournable de l'appartenance humaine, pour développer les thèmes liés aux origines dans l'adoption.

pas de considérer les enfants comme des sujets qui *ont* et qui portent en eux leur vie antérieure à l'adoption. Il faut faire un pas supplémentaire: ce que les enfants *ont et sont*, mérite accueil, respect et valorisation, possibles si l'on cesse de considérer que tout ce qui concerne leurs origines a une valeur inférieure à ce qu'ils trouvent et reçoivent dans leur nouveau milieu de vie (humain, affectif, matériel). A commencer par les compétences et les habitudes acquises. Elles constituent un patrimoine que les enfants ont en eux et qui risque facilement de ne pas être pris en compte et d'être immédiatement perdu. L'effacement des compétences et des connaissances acquises contribue puissamment à générer insécurité et dévalorisation de l'identité individuelle, qui ont pourtant été construites jusqu'à l'adoption, malgré les privations.

Accueillir, surtout au début, les souvenirs, les habitudes, les compétences, la langue et les langages, favorise le rapprochement, rend moins drastiquement discontinu le parcours des enfants, peut les aider à se confronter aux nouveautés que l'adoption comporte, favorisant progressivement la continuité.

Comprendre, en tant qu'adultes, l'importance de la progressivité constitue un pas décisif pour se rapprocher de l'enfant; la progressivité comporte un message de respect envers la personne qui grandit. Elle correspond à la disponibilité à ne pas considérer le vécu pré-adoptif que comme un faisceau de valeurs négatives à abandonner: c'est une façon de reconnaître et de donner de l'estime, de valoriser l'identité de l'enfant (même les aspects qui seront importants à faire évoluer dans le temps), et de donner une réponse concrète à l'exigence de continuité d'un parcours de vie qui, même dans les changements, doit et peut rester unitaire. Comprendre l'importance de la progressivité permet aussi d'attendre avec sérénité que les liens et l'affection germent et grandissent, sans être effrayé devant d'éventuels signaux interprétés comme fermeture et refus.

L'évolution de l'adoption internationale – expériences pré-adoptives, besoins, profils des enfants, exigences des pays d'origine – ne peut que nous amener à améliorer continuellement les itinéraires de préparation, évaluation, accompagnement à la parentalité adoptive (Palacios, 2013).

Références bibliographiques

Brodzinsky D.M. (2011): Ripensando il concetto di apertura nell'adozione: implicazioni nella teoria, nella ricerca e nella pratica. Dans D.M. Brodzinsky,

- J. Palacios (dir.), *Lavorare nell'adozione. Dalle ricerche alla prassi operativa* (pp. 125-142). Édition italienne sous la direction de Chistolini, M. Milan: FrancoAngeli.
- Hamad N. (2006): La fonction de la trace. Dans J.-L. Le Run, A. Leblanc, I. Cluet (dir.), *L'enfant dans l'adoption* Ramonville Saint-Agne: érès, pp. 203-207.
- Le Run J.-L., Leblanc A., Cluet I. (2006): *L'enfant dans l'adoption*. Ramonville Saint-Agne: érès.
- Lorenzini S. (2004). *Adozione internazionale. Genitori e figli tra estraneità e familiarità*. Ozzano dell'Emilia (Bologna): Alberto Perdisa.
- Lorenzini S. (2012): *Famiglie per adozione. Le voci dei figli*. Pisa: ETS.
- Lorenzini S. (2013): *Adozione e origine straniera. Problemi e punti di forza nelle riflessioni dei figli*. Pisa: ETS.
- Miral G., Morin B. (Texte réunis par) (2011): *Évaluer l'adoptabilité. La question du projet de vie de l'enfant*. France: Enfance & Familles d'adoption.
- Moro M.-R. (2011): Entretien avec Marie-Rose Moro. Dans EFA, *Accueil. L'adoption visible*, n. 158 – Mars 2011, pp. 21-27.
- Palacios J. (2013): *Interventi professionali nell'adozione internazionale. Valutazione dell'idoneità, abbinamento dei bambini alle famiglie e monitoraggio post-adoitivo*, Quaderno n. 29 - Regione Emilia-Romagna, Bologna: Servizio politiche familiari, infanzia e adolescenza, traduzione italiana. Edition Espagnole: Palacios, J. (2007). *Manual para Intervenciones profesionales en adopción internacional. Valoración de idoneidad, asignación de menores a familias y seguimiento postadoptivo*, Ministerio de educación, política social y deporte secretaria de estado de política social, familias y atención a la dependencia y a la discapacidad, dirección general de las familias y la infancia.
- Rapporto della Commissione Adozioni Internazionali (CAI) sui fascicoli dal 01/01/2013 al 31/12/2013 “*Dati e prospettive nelle Adozioni Internazionali*” [Rapport de la Commission pour les adoptions internationales (CAI) sur les dossiers de 01/01/2013 au 31/12/2013 «Données et perspectives dans l'adoption internationale»] [en ligne]. Accès: <http://www.commissioneadozioni.it>
- Scofield G., Beek M. (2013): *Adozione, affido, accoglienza. L'attaccamento al centro delle relazioni familiari. Una guida pratica*. Édition italienne sous la direction de Ongari, B. Milan: Raffaello Cortina
- Scofield G., Beek M. (2006): *Attachment Handbook for Foster Care and Adoption*. Londres: British Association for Adoption and Fostering.
- Sellenet C. (2009): *Souffrances dans l'adoption. Pistes pour accompagner les adoptés et les adoptants*. Bruxelles: De boeck.
- Sità C. (2012): *Indagare l'esperienza. L'intervista fenomenologica nella ricerca educativa*. Rome: Carocci.